

MIQUEL DE PALOL

AUTRE CHOSE

LE TROIACORD II

DOUBLE BANDE PENTAGONALE À VINGT VOIX
SUR L'ÉCLIPTIQUE DU DODÉCAÈDRE

*Roman traduit du catalan
par François-Michel Durazzo*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Autre chose
s'inscrit dans notre

**BIBLIOTHÈQUE IDÉALE
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES**

*Cet ouvrage a été publié avec le soutien
de l'Institut Ramon Llull*



Cet ouvrage a été financé avec le soutien
de la Commission européenne.
Cette publication reflète seulement les vues de l'auteur
et la Commission ne saurait être tenue responsable
de quelconque usage des informations qu'il contient.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

Titre original :
Una altra cosa
Palol, Miquel de

© Miquel de Palol, 2001.
Publié pour la première fois par Columna en 2001.
© Zulma, 2024, pour la traduction française.

Couverture : David Pearson

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

*Et lorsque les Troyens virent le vaillant fils
Du roi Ménéce avec son écuyer, de pair,
Tous deux vêtus d'armes luisantes, il se fit
Dans leur âme un frisson, leurs lignes
s'ébranlèrent,*

*Redoutant que le fils de Pélée au pied prompt
N'eût laissé près des nefs sa bouillante colère
Et préféré l'alliance avec Agamemnon,
Et chacun, apeuré, cherchait de quel côté
Échapper au trépas et son gouffre profond.*

HOMÈRE, *Iliade*, XVI, 278-283

Quand des corps, de même ou différente grandeur, subissent une telle contrainte de la part d'autres corps qu'ils s'appuient les uns sur les autres ou que, se mouvant à une vitesse semblable ou différente, ils communiquent d'une certaine façon leurs mouvements les uns aux autres, nous dirons que ces corps s'unissent pour ne plus former qu'un seul corps en même temps ou un individu distinct des autres individus par la seule union de leurs corps.

SPINOZA, *Éthique*, Deuxième partie,
Prop. XIII, Axiome II, définition.

TABLE

Si les Troyens peuvent voir le fils de Ménéce	13
Il n'y a pas de chemin déterminant	23
Qui communique à d'autres corps	69
Le mouvement qui fait de tous les corps	122
Des bataillons en marche, agités	199
Pensant que le Péléide à l'ire préfère l'amitié	278
Tentez d'échapper à la ruine!	288
Mais il y a quelque chose, semble-t-il	307
Et on sent même le néant	337
Un ange sans nom et sans visage	348
Si les Troyens peuvent voir le fils de Ménéce	

*Je ne suis pas romancier ; il est possible que les
créateurs soient tentés par certaines formes de
vie qu'ils n'ont pas personnellement éprouvées.*

PROUST, *La Prisonnière*

Si les Troyens peuvent voir le fils de Ménéce, il n'y a pas de chemin déterminant. Pourtant, comme le disait le professeur Fidel Pla, la tristesse peut être très heureuse. Après trois mois passés sur l'enquête qu'on m'avait confiée, j'avais fini par voir dans ces mots qui m'avaient d'abord semblé idiots et que, devant lui, j'avais préféré qualifier de paradoxaux, un simple pléonasmе. En se mêlant au passé, le présent se manifeste dans un style qui lui est propre, il impose ses usages ; il suffit de regarder des péplums réalisés dans les années trente, cinquante, soixante-dix, quatre-vingt-dix. On y voit des Romains gominés, style « téléphones blancs », des Romains à l'allure internationale, des Romains à rouflaquettes, des Romains hippies, des Romains postmodernes... Et la seule chose qu'on ait dû mal à reconnaître, c'est le style authentiquement contemporain. Tout le monde le sait : ce n'est pas en se regardant dans un miroir qu'on éprouvera un sentiment d'exotisme. Voilà pourquoi j'avais tout fait pour me tenir à distance des clercs du Vatican, des officiers des guerres napoléoniennes et du scientisme encyclopédique des rentiers du romantisme, de peur qu'ils finissent tous par me ressembler, une fois assumée l'idée que, si moi-même je finissais par leur ressembler, ce ne serait pas un grand malheur. Ils avaient au moins quelque chose de plus que moi, qui savais parfaitement que le journalisme ne me permettrait jamais de gagner ma vie. Voici de quoi

était faite mon existence : d'un côté, des promesses, de l'autre, la misère du correspondant de presse *free-lance* qui vit avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête : il suffit au rédacteur en chef de découvrir où son pigiste va pêcher ses informations – qu'en réalité il a copiées – pour le virer. Quand on n'aspire qu'à ce qui est devant soi et que, au bout de trois mois passés sans rien de nouveau, on se rend compte que peu de choses pourraient rompre la routine dans les deux ou trois mois à venir, quand de surcroît on sait bien d'autres choses dont la liste serait vaine et que rien n'arrive, alors on reste serein, c'est-à-dire triste, et en même temps on se sent bien, détendu. Car le présent est sans surprise, il s'autoalimente. Voilà quelle était ma façon d'être heureux, du moins je le croyais.

J'avais envoyé deux rapports pour justifier mes notes de frais et faire aussi savoir que tout allait bien, que j'avais obtenu de bons résultats et qu'avec un peu de persévérance j'avais des chances de réussir. En réfléchissant à l'histoire dans laquelle je m'étais embarqué et – selon la façon dont on voit les choses et dont le monde est fait – à la chance que j'avais eue, j'en arrivais encore à m'émerveiller. Par un bel après-midi, tout juste sorti de l'école de journalisme, une fois rendu le dernier devoir de la seule matière qui me restait à valider, j'étais donc allé m'asseoir à une table de la bibliothèque de l'Académie. Qui m'avait dit que c'était le seul endroit où l'on pouvait consulter les annales des programmes du développement des arts industriels ? J'y avais finalement déniché l'artisan qui, associé à quatre différents verriers, avait fabriqué des lanternes en forme de polyèdres d'après la *Perspective des solides réguliers* de Wenzel Jamnitzer ; cette entreprise lui avait pris cinq ans. Dès lors,

je n'avais plus qu'à voir ce qu'elle avait produit et s'il en restait quelque chose, espoir plutôt mince, compte tenu des quatre-vingts ans qui s'étaient écoulés depuis son ultime tentative. J'avais pris mes dernières notes, quand un individu qui occupait la table voisine de la mienne s'est penché sans ménagements sur mon livre pour y jeter un coup d'œil. Le vieil homme, un ancien professeur – cela ne faisait aucun doute – m'a fait une telle impression que je n'ai pas eu le courage de le repousser.

— Les machines à perspectives vous intéressent, jeune homme ?

— Eh bien ! Oui, en réalité... pas particulièrement.

— Puis-je vous demander ce que vous faites dans la vie ?

Je me suis dit qu'une réponse un peu longue l'ennuierait et le ferait fuir :

— Un mémoire sur les applications industrielles des figures géométriques régulières du XIX^e siècle. Jusqu'alors, la géométrie avait été l'affaire des tailleurs de pierre et des orfèvres comme Wenzel Jamnitzer, puis avec la production en série, d'autres, potiers, lanterniers, verriers, s'y sont mis...

— Très intéressant ! Je vois que vous vous êtes documenté sur les traités classiques ; Doppelmayr... Très bien ! Savez-vous où s'achèvent les applications pratiques d'une telle géométrie ? m'a-t-il encore demandé avant de poursuivre en souriant devant ma négative. Eh bien ! aux topologies impossibles, voyez-vous. Pouvez-vous imaginer un joyau qui ait une figure absurde ? Appréciez-vous les constructions d'Escher ?

— Oui. Mais, sans vouloir vous contredire, les topologies impossibles, qui d'ailleurs ne le sont qu'en

géométrie euclidienne, peuvent aussi trouver des applications pratiques grâce à l'informatique.

Il s'est assis à côté de moi et m'a regardé avec curiosité, ce qui m'a un peu agacé.

— Pas seulement l'informatique, m'a-t-il répondu. Croyez-moi, jeune homme, il existe une longue tradition d'applications géométriques apparemment absurdes, le fait est que ce sont des activités – comment dirais-je ? – peu connues.

— Ça, c'est sûr !

Je considérais close la discussion quand il a insisté pour jeter un coup d'œil à mes notes, d'un visage satisfait que je me refusais à pénétrer.

— Jeune homme, a-t-il dit, ne vous a-t-on jamais fait remarquer que vous aviez une sensibilité particulière à la géométrie ?

Je l'ai regardé avec angoisse. Voyons dans quelle histoire je suis encore en train de me fourrer ! ai-je pensé.

— En fait, non ! ai-je répondu.

Il a ri. Le bonhomme ne m'était pas antipathique, mais je n'étais pas vraiment d'humeur, et tout ce que je voulais, c'était me sortir ce petit travail de la tête le plus vite possible.

— Ne vous méprenez pas sur ce que j'essaie de vous expliquer, a-t-il continué. Vos dessins me rappellent ceux d'un professeur qui en savait long sur le sujet, et plus précisément sur la période que vous étudiez, mais dans son rapport à l'astronomie et la philosophie. Une histoire assez étrange, un jour j'aimerais... Peu importe, vous avez du travail et je vous ennuie...

Soudain, ma curiosité a été piquée. Depuis des jours, je pensais qu'il aurait été plus intéressant, et

sans doute plus amusant, d'étudier d'autres aspects de la question que ces applications industrielles, en soi déjà divertissantes, mais qui ne permettaient pas d'aller beaucoup plus loin, ni d'en tirer de brillantes conclusions. Alors, j'ai rangé mes notes et je lui ai dit :

— Je parlais ; en revanche, si vous avez une suggestion à me faire...

Il m'a observé un moment comme s'il évaluait la situation ou peut-être me jugeait.

— Que faites-vous, jeune homme, dans la vie ? m'a-t-il demandé une fois de plus.

J'ai eu l'impression d'avoir été pris sur le fait.

— Je finis mes études, lui ai-je répondu. L'été dernier, j'ai travaillé sur la côte...

Peu à peu je me fâchais contre moi-même : quelles explications avais-je besoin de donner à ce type ?

— À partir de septembre, je vais chercher du travail.

— Si ça vous intéresse, je pourrais vous en donner tout de suite, du travail.

— Ah oui ?

Il m'a proposé de l'accompagner pour me montrer un opuscule intitulé *Discours de réception à l'Académie des Belles-Lettres* du professeur Sebastià Rombí, et *Réponse du professeur Fidel Pla*.

— C'est un résumé des recherches de Rombí, l'historien, sur un jeu néoplatonicien appelé Fragmentation de l'Épiphanie. Dans l'ensemble, ses travaux ont une orientation plus littéraire que scientifique, donc moins intéressante eu égard à ce dont nous avons parlé tout à l'heure, m'a-t-il expliqué en plaçant l'ouvrage entre mes mains. Lisez-le et, si vous le voulez bien, dites-moi ce que vous en pensez. Je le trouve très curieux. En cours de rédaction, il semble s'écarter

de son objectif, ou change de méthode et de sujet d'étude au profit d'une approche historique plus ou moins orthodoxe ou, pour être franc, pas vraiment, bien qu'on ne puisse pas vraiment dire que ce soit extravagant. À partir de là, comme je vous le disais, il passe à la chronique d'une enquête sur des sociétés secrètes d'il y a cent ans, en citant des procès-verbaux de réunions, des lettres privées et en se livrant à toutes sortes de prises de position éthiques.

J'ai jeté un coup d'œil au texte, qui m'a semblé plutôt alambiqué ; trop en tout cas pour que je puisse allègrement donner une opinion. L'homme a ajouté :

— C'est moi qui suis l'auteur de la réponse à ce discours.

— Ah, c'est vous le professeur... Fidel Pla ? ai-je demandé à l'homme qui a hoché la tête sur un sourire, m'obligeant à me présenter à mon tour. Je m'appelle Jaume Camus.

Nous nous sommes serré la main. Bêtement, je ne sais pourquoi, je me suis senti ridicule.

— Si vous lisez ma réponse à Rombí, a poursuivi Pla, vous verrez que je n'entre dans aucune des questions soulevées au cours de la seconde partie de son discours, et que je me limite aux problèmes historiques de la première, que je connaissais pour les avoir découverts dans son manuscrit avant même sa publication.

— A-t-il été publié ?

— Oui, mais cela n'a de réel intérêt que pour les spécialistes. Tenez ! m'a-t-il dit en me remettant une édition brochée de quatre cents pages dont le titre, en rouge sur une couverture de couleur crème, annonçait : *L'influence des Jeux de Pèlerinage sur les emblèmes de la renaissance des lettres catalanes*, par Fidel Pla.

Je l'ai feuilleté sans m'y arrêter, et l'ai trouvé bien trop épais, comparé à l'opuscule auquel il répondait ; le professeur Pla m'a laissé le survoler et, quand j'ai levé les yeux, il a repris :

— À présent, vous devez être en train de vous demander : qu'est-ce que ce brave monsieur veut que je fasse de tout ça ? Eh bien, voyez-vous, après l'admission du professeur Rombí à l'Académie, j'ai été assez intrigué par la deuxième partie de son discours de réception, et quand je m'y suis intéressé de plus près, il ne m'a fourni que des réponses évasives. Cet homme travaillait à la maison, c'était un vieux célibataire, il vivait chez une nièce et son mari qui le protégeaient des visiteurs. Je n'en ai rien tiré. Quand il est tombé malade et qu'il est mort, il y a six ou sept ans, les questions que je me posais n'avaient toujours pas trouvé de réponse. Ce n'est pas que cela ait un grand intérêt historique, comprenez-moi, mais mon instinct me disait qu'il y avait quelque chose à en tirer. Le problème, c'est que tout ce qui appartenait à Rombí s'est perdu, et même...

J'ai eu l'impression qu'il hésitait à poursuivre.

— Même quoi ? ai-je insisté.

— Non, rien... Je me demande s'il ne s'est pas chargé personnellement de détruire tous ses papiers avant de mourir... Bref ! Pour mener l'enquête à son terme, il faudrait voyager et moi, je suis trop vieux, désormais ; de plus, j'ai d'autres recherches qui me donnent déjà pas mal de travail. J'ai essayé d'intéresser quelques-uns de mes étudiants à la question, mais ils ont tous autre chose en tête... Alors, quand j'ai vu vos dessins, il m'a semblé que vous étiez la personne qu'il fallait.

J'ai de nouveau feuilleté l'opuscule, cette fois dans

tous les sens : néoplatonisme, Plutarque, *Corpus hermeticum*, l'*Odyssée*, le jugement de Dieu... À première vue, on avait du mal à savoir si c'était quelque chose de vraiment divertissant ou juste l'œuvre d'un fou. Peut-être les deux à la fois. Cependant, un mot magique avait frappé mes oreilles : voyager ! Vienne, Venise, le Vatican, Salzbourg, Genève... Je subodorais une excursion tous frais payés, au terme de laquelle il serait toujours temps de prendre la tangente. J'ai tenté de ne pas trop manifester ce regain d'intérêt inopiné.

— Que faudrait-il que je fasse, au juste ? ai-je demandé.

Le bonhomme, d'un air réjoui, m'a répondu :

— Finissez d'abord votre année, puis postulez pour une bourse d'études doctorales à l'Académie. Je vous ferai passer les formulaires et les informations pour que vous sachiez quoi chercher et où, et vous me proposerez vous-même de séjourner là où vous le jugerez utile, dans la limite de trois destinations ; l'Académie vous paiera vos voyages et six mois de séjour. Qu'en pensez-vous ?

J'ai eu l'impression d'avoir gagné le gros lot. Le processus s'est mis en branle en même temps que je finissais mes études de journalisme à l'Université autonome de Barcelone ; le professeur Pla et moi nous sommes vus à trois reprises avant l'été, et j'ai eu du mal à dissimuler ma déconvenue, en voyant à quel point cet individu était moins naïf et moins confiant que d'emblée je me l'étais imaginé, car non seulement il s'est assuré que mes connaissances et ma capacité de travail garantissaient l'investissement financier de l'Académie, mais il m'a aussi annoncé que les virements sur mon compte bancaire seraient effectués de

telle manière et à des dates si drastiques que les possibilités de tricherie étaient réduites à presque zéro. Malgré tout, les aspects positifs l'emportaient : six mois entre Salzbourg, Rome et Pérouse, d'où provenaient la plupart des sources de Rombí.

J'ai passé l'été à me faire de l'argent et à économiser, tout en trouvant le temps d'étudier les relations professionnelles et personnelles du professeur Rombí, dans les limites que m'imposaient les circonstances : en effet, la majeure partie de ses papiers avait disparu, sans doute détruits par lui-même comme l'avait dit le professeur Pla, point que je n'ai pas pu vérifier. Ses seuls parents, une nièce et son mari, n'en savaient pas grand-chose ou ne voulaient rien en dire ; leur fille, une certaine Francesca, la petite-nièce de l'historien, aurait pu être plus abordable, mais mes tentatives pour la retrouver sont restées vaines. J'ai également dû écarter ses collègues de faculté et de l'Académie, auprès desquels Rombí ne semblait pas avoir joui d'une considération particulière. Je me suis alors concentré sur ses derniers étudiants. Les plus jeunes ne savaient rien de ses travaux, les plus âgés, devenus ses collègues, le regardaient désormais de haut, m'infligeant le même traitement. Les seules personnes réceptives avaient beau avoir entre vingt-cinq et quarante ans, aucune de celles que j'ai d'abord consultées n'a été en mesure de m'aider. J'étais sur le point d'abandonner quand le dernier sur la liste a accepté de me rencontrer et de me parler de Rombí. On s'est donné rendez-vous à une heure de l'après-midi dans un café. En découvrant Pau Morel, costaud, cravaté, un homme qui devait avoir la trentaine et me dépassait d'une demi-tête, j'ai eu du mal à me l'imaginer suivant l'enseignement du professeur Rombí. Impas-

sible, il a attendu que je lui explique où je voulais en venir et, constatant avec plus de tristesse que d'estime l'étendue de mes connaissances en la matière, il a dit :

— Je ne pensais pas qu'il y avait encore des gens pour croire à cette histoire.

— Oui, c'est aussi ce que je commençais à me dire, ai-je répondu.

— Vouloir approfondir le moindre aspect de la question, c'est essayer de percer des ténèbres... Je m'y suis intéressé, à vrai dire, sans pour autant aller plus loin que le professeur Rombí. J'ai eu la chance de rencontrer des gens liés à certains documents, qui n'abordaient la question que de façon latérale. Avec ça, on n'est pas plus avancé ! La seule chose que je puisse faire pour vous, jeune homme, c'est de vous donner des adresses utiles à votre séjour en Italie.

— Vous connaissez la nièce du professeur Rombí ?

La question m'a semblé ne lui faire ni chaud ni froid. Cet homme dont la bienveillance, étrange et accusatrice, trahissait chez lui le sentiment que le monde ne lui rendait pas justice, tout en affichant crânement la prétention de ne pas en être affecté.

— Je crois qu'elle revient à peine d'Italie, a-t-il répondu. Je ne l'ai vue qu'une ou deux fois, peut-être est-elle trop jeune pour vous renseigner ? Elle voit les choses de façon très émotive, et bien sûr, s'agissant d'un parent...

— Je comprends.

Il m'a fourni des numéros de téléphone à Rome, à Salzbourg et à Pérouse, de certains de ses amis, en particulier d'un de ses cousins, ainsi que quelques contacts d'agences de presse de Barcelone en quête de correspondants à l'étranger qui, si ce n'est dès mon arrivée, m'ont dans un premier temps tiré d'affaire in

extremis, quand je n'avais plus un sou, vu la ponctualité drastique avec laquelle l'Académie avait décidé de procéder aux virements de la bourse qu'elle accordait. Je me suis engagé à le recontacter à mon retour, pour lui communiquer le résultat des recherches, et il m'a dit au revoir avec un petit rire doux-amer, où j'ai cru déceler la conviction que mon entreprise était vouée à l'échec le plus total.



Il n'y a pas de chemin déterminant qui communique à d'autres corps la juste énergie qu'a besoin de communiquer un corps pour se soulager, telle est la triste réalité du stagiaire.

J'ai commencé par la bibliothèque de l'Institut historique allemand de Rome, origine et principal filon des péripéties intellectuelles du professeur Rombí. Il m'a fallu un certain temps pour accéder à la documentation concernant le Jeu de la fragmentation de l'Épiphanie, malgré le discours du professeur Rombí pour portulan. J'ai cherché sous toutes les entrées possibles : *Balbi et les Pèlerins*, *Fragments de Balb*, etc. Après de nombreuses tentatives, j'ai repéré une référence dans une bibliographie relative au néoplatonisme de l'école maniériste, et ma première grande surprise a été de découvrir les lettres de Primo Pietrea à sa lointaine cousine, Elisenda Frescolamo, archivées parmi la documentation sur la chute du Second Empire en France et l'annexion de Rome au Royaume d'Italie en 1870. Les épistoliers s'écrivent durant une quinzaine d'années de 1868 à 1883, quand Elisenda meurt du typhus. Il y a exactement sept cent vingt-neuf lettres, dont la périodicité varie entre trois fois

par semaine et une tous les vingt jours, à l'exception des moments où l'un des deux se déplace pour voir l'autre. Matière volumineuse, de plus de huit mille pages, si l'on considère que beaucoup de missives approchent la vingtaine, très peu moins de dix, avec la particularité qu'on ne dispose d'aucune des lettres que cette cousine lui envoyait. J'ai d'abord cru qu'il avait été le seul à écrire, ce que j'ai rapidement écarté au vu des allusions constantes aux nouvelles qu'il recevait d'elle. Je suis allé directement à l'année 1879, date de la lettre-clé dont Rombí cite des fragments, et, à ma seconde surprise, j'ai constaté que ce document manquait, circonstance particulièrement frustrante. J'ai fouillé les années 1878 et 1880 pour voir si Rombí ne s'était pas trompé, mais non : l'année 1879 était l'une de celles qui respectaient ce rythme hebdomadaire avec le plus de précision, jusqu'au jour même de la semaine, sauf qu'entre la lettre du mercredi 6 et celle du mercredi 20 août, ne figurait pas celle du 13. Cette lacune, sans ambiguïté possible, est corroborée par le fait que la santé du père d'Elisenda est le sujet principal des lettres du 20 août jusqu'au 1^{er} décembre, date de sa mort. Curieusement, avant le décès, y compris dans sa lettre du 6 août, Pietrea n'en dit pas un mot. J'en ai déduit qu'il ne voulait pas en parler par délicatesse, pensant qu'il s'agissait d'un mal passager et qu'il l'aurait fait si vraiment ç'avait été grave*.

J'ai lu et relu les considérations de Rombí sur la personnalité de Primo Pietrea : « Un homme mani-

* Le texte intégral de la conférence du professeur Sebastiá Rombí est le premier texte du cycle du *Troiacord* publié en 1992 en clôture du recueil de nouvelles *Amb l'Olor d'Àfrica* (« Avec l'odeur de l'Afrique ») soit cinq ans avant la parution du *Troiacord*. (NdA)

festement représentatif des valeurs et de la mentalité d'une époque, lesquelles ne semblent pas faire preuve d'objectivité et d'acuité», dit-il. Ailleurs, il laisse au lecteur le soin de considérer la possibilité que la lettre du 20 soit un faux. Mais comment ça, un faux ? Si elle n'était pas de Pietrea, de qui aurait-elle été ? d'un imposteur ? Au vu de l'ensemble, cela paraît difficilement soutenable. D'ailleurs le ton et la manière de s'exprimer sont bien les mêmes. Que Pietrea incarne l'esprit de son temps, ça ne fait aucun doute, et tout homme dont on ne pourrait en dire autant ferait exception à la règle. Aurait-il feint une certaine naïveté ? Possible ! Je me suis donc penché avec un intérêt accru sur l'image d'un monde visiblement rigide, mesquin, ennuyeux, mièvre et plein d'une affection convenue que, si régulièrement, cet homme renvoyait à sa parente.

Au troisième jour de mes recherches, j'ai eu le sentiment que les textes de Pietrea étaient bourrés de doubles sens, tout en me demandant parfois si je ne me laissais pas emporter par mon imagination délirante. Si Pietrea était un homme plein d'ironie, les considérations de Rombí à son sujet pouvaient, par contagion, l'être aussi. Quelle arrogance de ma part d'imaginer élucider en trois jours ce que Rombí, bien plus âgé, plus expérimenté et plus savant que moi, n'avait pas été capable de découvrir sur une période nettement plus longue ! J'en suis arrivé à la conclusion que Pietrea et sa petite-cousine Elisenda entretenaient une liaison, et que toutes ces lettres si plates et si bénignes, si paisibles, si médiocres et si triviales n'étaient peut-être qu'un leurre pour empêcher le mari de les soupçonner. Pourtant cette impression était loin de me satisfaire. L'explication restait plausible si l'on

s'en tenait à deux, trois, voire une trentaine de lettres, mais semblait, au vu de l'ensemble, trop simpliste. On y trouvait des descriptions d'objets de la vie quotidienne, répétées avec des variantes si particulières et à des moments si précis qu'il était facile de céder à la tentation d'y voir une signification, sans jouer au plus fin et prétendre avoir découvert le fil à couper le beurre. Cependant, il me manquait tant d'éléments pour avancer que je commençais à tourner en rond. Le moment était venu d'échanger mes impressions avec les personnes dont Pau Morel m'avait donné le numéro de téléphone. L'une ou l'autre, peu importait. J'ai donc appelé la première qui m'est venue à l'esprit. Silvano Morel, le cousin germain de Pau, m'a donné rendez-vous le lendemain même dans une brasserie du Trastevere. Il avait l'air de quelqu'un d'ouvert, plus jeune que son parent, bien plus ordinaire ; nous nous sommes tout de suite entendus. Je lui ai expliqué la raison de ma visite en Italie et à quel point j'en étais arrivé. Je lui ai largement fait part de mes impressions sur les lettres de Pietrea et, s'avancant au bord de sa chaise, il m'a dit, tout excité :

— C'est exactement ce que Spiglia disait à Rombí, mais il ne voulait rien savoir. Pourtant, elle reste persuadée que Rombí avait découvert beaucoup plus que sa prose alambiquée ne veut bien le dire, et que la finalité de ce style abscons était précisément d'obscurcir le message. Toutes les questions ou les observations qu'on lui adressait, il les taxait de fantasmes, de délires dépourvus de rigueur scientifique qu'aucun esprit instruit et équilibré ne devrait se permettre.

Je comprenais de moins en moins ce que ce garçon voulait me dire.

— Et pourquoi ? lui ai-je demandé. Je n'ai pour-

tant pas l'impression que toute cette histoire ait de quoi affoler la Terre entière.

Silvano m'a regardé avec une curiosité espiègle. Nous avons commandé une deuxième bière et des olives marinées.

— Ce n'est pas si simple, a-t-il dit. Tout dépend ! Certains sont plus crédules, plus influençables que d'autres. Moi, je ne le suis pas vraiment, tu comprends ? Mais cette histoire, je ne sais pas, moi... On peut être partagé et considérer que tout ça n'a aucun sens. Et si c'est le cas, inutile de perdre son temps ! En revanche, on peut aussi entrer dans une sorte de syndrome de dépendance. Il n'y a qu'à voir ce qui est arrivé au père d'Elisenda ! a-t-il ajouté en riant. Eh bien ! Ce n'est pas un cas unique, il y en a eu d'autres.

Il se moquait visiblement de moi, je m'en suis bien rendu compte, mais, au cas où ce personnage aurait voulu me mettre à l'épreuve, j'ai tenté de mieux le jauger, pour voir ce que je devais répondre et éviter d'être catalogué.

— En ce qui me concerne, pas de problème ! ai-je réagi. Je ne suis qu'un stagiaire engagé dans un projet de recherche historique. D'ici six mois, je rentre chez moi, et adieu !

— En général, quand on commence de cette manière, on n'en sort pas, a-t-il réagi en haussant les épaules. En revanche – ironie de la vie ! – ceux qui rêvent d'illumination, d'un troisième œil, de voyages interstellaires, de retrouver la mémoire d'antérieures réincarnations, ce genre de choses, trouvent vite tout ça trop abstrus et, déçus, ils laissent tomber. Amusant, n'est-ce pas ?

— Oui, très ! Et donc ?...

— Enfin, tôt ou tard, tu t'en rendras compte. Ici,

il y avait un archiviste, mort depuis plus de vingt ans, qui avait étudié un grand nombre de documents d'époque, relatifs aux menées de personnages proches de l'Église – catholique, apostolique et romaine, s'entend ! – et aux sociétés, disons théosophiques, dans l'intention de démontrer, si ce n'est que l'orthodoxie n'était pas indifférente aux finalités que pourraient poursuivre certaines minorités obscures, du moins qu'un tel intérêt prouvait qu'au sein de l'appareil d'État de l'Église le dogme de la foi n'était pas aussi radical qu'il ne s'était extérieurement proclamé depuis toujours, et l'était peut-être moins de nos jours que jamais. Cet archiviste, un certain Enzo Butriana, s'appuyant sur la psychologie de l'épistolier, pour le comparer à différents cas similaires, et sur une interprétation des textes aussi rigoureuse et argumentée que discutable, affirmait que les lettres de Pietrea étaient codées et, en définitive, adressées à quelqu'un d'autre qu'Elisenda. Naturellement, celui-ci ne pouvait être que le mari de leur destinataire officielle. C'est là que l'histoire se prête à une nouvelle interprétation : Pietrea et le mari d'Elisenda appartiennent à une société secrète, mais elle est hostile à la cause que ladite société défend, et tout en sachant que son mari en fait partie, elle n'a pas l'air de soupçonner que Primo Pietrea en soit lui aussi. Lui et son mari se mettent d'accord pour que, dans les missives qu'ils s'envoient, Pietrea glisse de fausses informations à Elisenda, et feigne d'en être amoureux – ou toute autre excuse, très peu du goût de Butriana, plutôt bigot –, informations qu'elle relaie avec le succès escompté par l'organisation.

Tout ça m'a semblé bien trop tiré par les cheveux pour être plausible.